



Leslie Kaplan, Jane Sautière, Henri Raczymow, Philippe Fusaro, Pascal Commère, Baptiste-Marrey, Dominique Fabre, François Salvaing, Jacques Séréna, François Bon, Emmanuelle Pireyre, Jean de Breyne, Sylvie Gracia, Mouloud Akkouche, Nicolas Fargues, Alice Ferney, Fabienne Swiatly, Lucien Suel, Christine Détrez et Aurélie Pétreil

## Tours et détours en bibliothèque. *Carnet de voyage*

Presses de l'enssib

---

# Elle est ici chez elle (La bibliothèque de la Roseraie à Angers)

Jacques Séréna

---

DOI : 10.4000/books.pressesenssib.1857  
Éditeur : Presses de l'enssib  
Lieu d'édition : Villeurbanne  
Année d'édition : 2012  
Date de mise en ligne : 20 juillet 2017  
Collection : enssib2012  
EAN électronique : 9782375460245



<http://books.openedition.org>

### Référence électronique

SÉRÉNA, Jacques. *Elle est ici chez elle (La bibliothèque de la Roseraie à Angers)* In : *Tours et détours en bibliothèque. Carnet de voyage* [en ligne]. Villeurbanne : Presses de l'enssib, 2012 (généré le 20 octobre 2023). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/pressesenssib/1857>>. ISBN : 9782375460245. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.pressesenssib.1857>.

---

Le texte seul est utilisable sous licence . Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

Jacques Séréna

---

Bibliothèque de la Roseraie, Angers

*Elle est ici chez elle  
(La bibliothèque de  
la Roseraie    Angers)*

---

Tu es quelqu'un qui ne s'attarde jamais, qui reprend toujours le premier train après ta prestation, en principe. Et tu penses que dans cette ville ce sera pareil. Au départ, tout se passe comme d'habitude. Tu débarques, c'est le soir, on te fait souvent arriver la veille. L'avantage, c'est d'être déjà sur place, d'éviter l'angoisse d'arriver trop tard pour ta lecture publique, à cause des sempiternels retards de trains. L'ennui, c'est la soirée à tuer. Du temps de vie pas forcément mortel, si on sait s'y prendre, et tu sais, à force. Tu laisses ton sac à l'hôtel, dans ta chambre toujours trop belle pour y être seul, avec la télé d'aucun secours, plus envie de tenter le coup, gâcher encore une heure précieuse à zapper en vain, mêmes têtes, mêmes mots, formules éculées. Vérifier une fois de plus que toujours, partout, seuls les lourds ignares ne doutent pas une seconde d'eux.

Te reste la balade en ville. Pour la sensation de te sentir étranger, te dire que ceux qui te connaissent ne savent pas que tu es ici, et ceux qui te voient ici ne te connaissent pas. Et rien de spécial à faire, marcher de-ci, de-là, t'en remettre au hasard, te remettre en jeu. Le trip *nowhere man in nowhere land for nobody*. Tu passes devant des bars, pleins d'alcoolos tristes, tu n'es pas triste, pas alcoolo. Mais tu n'exclus pas, on ne sait jamais, si rien d'autre ne se présente, faute de mieux. En attendant, il n'est pas si tard, tu marches, tu espères. Et tu tombes sur une sorte de vernissage, galerie d'art, cocktail. Tu as ta belle veste, la bonne allure, tu connais la musique, tu y vas franco, salut, ça va. Saumon, champagne. Deux canapés, une coupe. Tu sais que tu ne devrais pas. Boire, tu sais bien qu'avec tes cachets ça se mélange mal, et ne t'arrangera pas la gueule, ni la voix pour demain. Mais les soirs seul en ville inconnue, tu aimes te retrouver au milieu de gens dans un lieu sans trop savoir où, qui. Voilà certainement pourquoi tu acceptes toutes les invitations pour des lectures publiques, oui à tout, partant pour tout, partout, et ça se sait, les bruits courent vite, ce genre de bruits.

Et là, te voilà dans un de ces moments de vie en soirée où tout semble possible, et toi ouvert à tout, belle rencontre, affrontement héroïque, tu navigues à vue dans ces minutes

pourvoyeuses de doses d'espoir. Tu as bien fait de sortir, de ne pas te contenter dans ta chambre des messages ambigus par SMS avec une ex-future, une future ex, ni de la douce amertume de l'abîmement en toi-même. Rien ne vaut ces minutes où tu es l'inconnu énigmatique que chacun croit être le seul à ne pas encore connaître, en tout cas c'est ce que tu aimes à penser, dans ce lieu où se mêlent ceux qui tiennent à te faire savoir qu'ils ont été quelqu'un, en d'autres temps, ou sous d'autres cieus, et ceux qui seront sous peu quelqu'un, ça ne va pas faire un pli. Et toi en plein milieu de là où tout se joue, te sentant au cœur d'un de ces moments de guerre totale, un contre tous, tous contre tous, à coups d'incroyables craques, de fantasmes éperdus. En fait, tu ne sais pas si ce moment dure dix minutes, une heure, tu sais simplement que c'est du temps vibrant qui broie bien les cœurs, disloque comme il faut les visages et les corps, qui deviennent simples surfaces de circulation pour l'espoir et l'angoisse.

Face à ces êtres, tu laisses croire que tu es quelqu'un au présent, tu en rajoutes peut-être, pour que deux, trois restent face à toi, toute leur vie dans leurs mains, haletantes, terrifiées, féroces, tu entends leurs voix éperdues, tu vois leurs gestes paniqués, tu te souviens de temps à autre que tu ne peux rien pour elles, tu vois des lames surgir dans les regards, des tessons dans les bouches, entre les éclats de rire, tu entends les cris tapis au fond du silence, tu n'arrives pas toujours à peindre de la gloire sur ton visage, tu souris. Tu penses que dans ce genre de lieux, dans ces sortes de villes, à ces heures-là du soir, les gens ne parlent que pour taillader ou mendier.

Tu as beau savoir, au fond, que personne en ces lieux ne peut rien pour personne, tu sens nettement que tu peux en ces moments pourrir ou requinquer ton aura au milieu des grimaces, ricanements et louanges. Traversé d'instant d'hyper solitude où tu sais exactement ce qui en toi résiste à ça, quels livres, quels gestes, quels mots, un de ces moments qui te disent : face à ta propre mort, que vois-tu.

Tu es enfin sorti de ce lieu, tu marches. Vers ton hôtel face à la gare, tu te souviens qu'il y a une place, une fontaine, une

statue de sirène, te revient que tu es à Angers. Mais tout en marchant, calme, dans la nuit tiède, tu te sens quand même un rien trop calme. Léger, pour ainsi dire flottant. Dans ce coin de ville du soir, ni trop clair ni trop sombre. Traverser en diagonale la place face à la gare, voir des gens immobiles qui se parlent autour, au loin, personne qui comme toi traverse en diagonale, et toi tu commences à te dire qu'il y a une raison, que traverser une large place le soir remue en nous des choses, on ne sait pas trop quoi mais quand même. Et toi, là, spécialement. Comme si, à chaque pas, tu t'allégeais encore. À presque te sentir t'envoler, pour un peu. Mais marchant toujours. Et la légèreté en toi qui va s'accroissant. Avec l'envie de faire quelque chose de définitif, peut-être te jeter dans une gigue. En tout cas te jeter. Mais continuant d'avancer. Sans plus rien savoir. Boussole au pôle Nord. L'image de l'aiguille tournant sur elle-même. Si seulement il y avait une direction. Si seulement.

Tu n'as pas bu, sur ce point tu es formel, une coupe, et encore, tu ne l'as pas finie, tu as dû l'abandonner quelque part à moitié pleine, ce serait bien de toi. Tu n'es pas éméché, tu te sens juste de plus en plus léger mais tu continues de marcher, en attendant que ça se tasse. Ces accès d'apesanteur, ça t'arrive, ces derniers temps, quand c'est chez toi, tu t'adosses au frigo, te laisses couler par terre, mais là, face à la gare, ça ne passe pas, l'air s'est mis à scintiller. Alors tu accélères, droit comme à vol d'oiseau, sur l'entrée de l'hôtel.

Tu n'as pas atteint l'hôtel, quand tu reviens à toi, comme on dit, c'est pour te retrouver assis sur le trottoir. Pas vautré, non, quand on est accoudé on n'est pas vautré, et tu pourrais jurer que tu es accoudé au trottoir quand tu reprends comme on dit conscience.

Tu ne te relèves pas tout de suite, tu attends un peu. Peut-être dix minutes. Tu vois des gens passer. Un peu au large. Qui évitent de te voir. Soit dit en passant, tu aimes autant qu'on regarde ailleurs quand tu es un peu étendu dans la rue, déjà assez gênant comme ça sans avoir en plus à expliquer, remercier. Les gens quand ils s'y mettent.

Et puis il y a cette fille, soudain. Tout à coup, la tête de cette fille très près de toi. Qui ne te parle pas. Seulement sa tête, et à l'envers. Qu'elle renverse pour la mettre au niveau de la tienne. Ses cheveux cascadant, tandis qu'elle te regarde sans parler. D'un regard, comment dire, attentif, on dirait même curieux. Et puis elle parle, d'une voix étonnamment amicale, pour dire *levez-vous*. Amicale, comme chaleureuse. D'autant plus qu'elle sourit, on dirait, un sourire où il manque des dents, ce qui lui fait un air, d'une confiance incroyable. Alors toi, à ce sourire, cette voix, ce regard à bout portant, pleins de, qui sait, peut-être de bienveillance, toi tu te sens tout de suite mieux, c'est peu dire. Te sens te dilater, sous ce regard, comme un champignon séché mis dans l'eau tiède. On dirait qu'elle te voit au fond de toi, et n'a rien à y redire. Et toi, son regard, alors, tu en veux, de sa pour ainsi dire bienveillance. En sentant sa main attraper ton bras, pour t'aider à te relever, alors que tu peux tout seul, quand même elle te tient. Et comme ça, sans te lâcher, elle dit : Vite, les policiers vont arriver. Sur le dernier mot, tu entends son accent, sur le *r*. Tu te dis que c'en est une, Roumaine, ou Moldave, et tu remarques alors seulement sa large robe et ses gros souliers sans chaussettes. Et à côté des souliers le livre qu'elle a posé pour t'aider. Samuel Beckett, Watt.

Le livre à côté des gros souliers sans chaussettes, tu en es sûr, vu que c'est à cause de cette proximité qui t'intrigue, dont tu as du mal à détacher tes yeux, que tu ne vois pas les deux policiers arriver. Ils t'attrapent par le dos de ta veste, comme pour une cloche éméchée. Tu leur demandes de te lâcher, mais sur un ton. Qui fait de la peine à entendre, tu t'en rends compte. Ta requête faïblarde t'a placé d'emblée en position de faible à achever, mais difficile d'être à son meilleur alors qu'on est tiré par le dos de sa veste, qu'on ne voit pas le rapport entre soi et une cloche éméchée. Et c'est alors que tu entends la fille crier : laissez-le, il a eu un malaise mais ça va. Eux ne répondent rien, doivent vouloir l'attraper aussi, tu ne vois pas mais tu entends des piétinements, la cavalcade de semelles frappant le bitume, frappements si vifs que ça ne peut être qu'elle, et tu souris, tandis qu'ils se rabattent sur toi.







Toi, ce n'est pas grave, l'affaire est vite réglée, tu as sur toi la clé de ta chambre d'hôtel, et même le programme du lendemain, avec ton nom, ta photo. Toujours, tu as dans ta poche le programme du lendemain avec ta photo et ton nom, tu ne saurais pas trop dire pourquoi, tu n'oses peut-être pas t'avouer dans quel but tu te trimbales avec, toujours est-il, tu l'as ce soir-là. Alors, ils te lâchent, te conseillent de vite rentrer à ton hôtel, doivent même rester là jusqu'à ce qu'ils t'aient vu entrer et prendre l'ascenseur.

Le lendemain, la lecture publique. Tu es content, et surpris, ton truc, pour ce qu'il vaut, est de lire et gesticuler jusqu'à ce que tu sentes que les auditeurs décrochent, et cette fois ils ne décrochent pas, au contraire. Ils rient aux bons moments, par exemple au passage des ruses pathétiques du héros rapport à sa peur des factures, et ont le bon goût de ne pas rire quand ce héros erre dans les rues avec sa fausse canne pour assommer son vieux rival. Tu finis quand même par poser ton livre, et un groupe aussitôt vient à toi, ça arrive, mais ceux-là te parlent naturellement, te tutoient, comme s'ils te connaissaient de toujours. Et, au milieu d'eux, ta sauveuse de la veille, enjouée, riieuse. La reconnaissant, tu regardes mieux les autres et remarques que tout ce groupe a comme un air de famille, tous parlent avec chaleur, tous ont cet accent qui les dénonce sur les mots avec des *r*. Des Moldaves, en fait, ils te le disent sans façon, t'apprennent en riant qu'à Angers ils sont beaucoup, s'y sentent bien. Et toi, par eux, tout de suite, sidéré, capté. C'est peu dire, charmé, carrément, toi. Par elle, surtout, autant le dire, charmé surtout, toi, par elle, ta sauveuse. Elle dit s'appeler Mad. Et quand ils veulent se prendre en photo avec toi et que tu dis craindre les photos à cause de tes joues et tes cernes, cette Mad s'insurge et dit qu'elle te trouve « considérablement joli ».

Vous ne décidez rien, tu la suis, jusqu'à tard dans la nuit. Tu pourrais t'attarder sur quand elle regarde l'église à travers son verre de bière et dit avec gravité : C'est comme ça que les Hongrois ont dû voir le château du prince Vlad. Ou quand, au bord du fleuve, sous la pénombre argentée de la lune, elle te dit

avoir passé son enfance au bord de sa rivière à Iasi à jouer avec les grenouilles. Ou quand il y a de plus en plus d'étoiles chaque fois qu'on regarde le ciel. T'as pas l'impression toi qu'elles finiront par t'avoir, le genre de question qu'elle te sort. Et encore ci ou ça, mais tu préfères te focaliser sur l'impression que ça te fait, de liberté belle et juste, de vérité, d'évidence. Et tenter, autant que faire se peut, de comprendre pourquoi. Peut-être parce qu'elle a grandi loin, n'a pas encore vécu trop longtemps par chez nous. N'a pas encore trop eu à se conformer.

Et là, toi, te revient l'envie de retrouver en toi authenticité et charme, en trouvant un coin où t'isoler. Ce vieux rêve d'être seul, d'avancer dans la direction que l'on veut à son propre rythme. Alors qu'à marcher parmi les usagers, fatalement, soit on passe son temps à bousculer, soit on suit le mouvement, va où ils vont à leur rythme. Et, bon sang, qu'ils sont lourds, les lourds.

Elle, par exemple, quand elle te parle des périodes où elle a été malade. Ces doux échos qu'elle éveille en toi. En disant que son mal et elle s'entendaient. Son mal ne lui arrivait pas n'importe quand ni pour rien, il venait lui faire un moment où s'arrêter et réfléchir, voir les choses autrement. Juste une autre phase dans le cours de sa vie. Malade, elle se fait tranquillement son temps de fièvre. Elle sent, au fond, que son mal s'en ira dès qu'il ne sera plus approprié pour elle. Son mal et elle ont toujours joué ensemble et pas l'un contre l'autre. Son mal n'est pas quelque chose d'étranger qui vient du dehors. Alors que, pour l'usager moyen, ça ne fait pas un pli : être malade est mauvais, et donc, à la moindre alerte, il fonce se décharger de sa maladie sur son médecin, pour au plus vite être rendu compétitif comme devant.

Et toi, donc, en l'écoutant elle, te revient que, jusqu'à tard dans ta vie, avant de trop coudoyer les lourds, tu sentais les choses comme elle. Et tu te demandes pourquoi donc tu t'es renié, as fini par t'aligner sur eux. Le fait que la majorité croit une chose a bien toujours été la preuve que cette chose est crétine.

Elle te sidère aussi, sans doute surtout, par son érudition. Quand elle te récite par cœur une strophe de Robert Desnos à propos de filles derrière des murs hérissés de tessons de bouteilles. Et quand elle te dit que Freud a raison quand il dit que la vie en ville va avec la névrose, que toute la société repose sur le refoulement, le renoncement, la non-satisfaction. Mais que déjà de son temps Sigmund trouvait que la société était allée trop loin. On ne peut pas demander aux gens de sans arrêt renoncer à tout. On aura beau leur rabâcher rigueur, crise, que force doit rester à la loi et tolérance zéro.

Et toi, tu es là, à écouter cette Moldave d'Angers, qui cette nuit-là te fait comprendre à quel point sans elle on est désormais tous condamnés à perpète à la frustration légale ou aux échappées belles prohibées.

Tu lui demandes comment elle sait tout ça. Tu n'en reviens pas, chez une Moldave, de cette culture, cette imagination, intuition, clairvoyance, poésie, son humour, sans parler de sa connaissance de la langue. Elle ne voit pas pourquoi tu t'étonnes. Elle dit que, bien sûr, elle lit. C'est une évidence. Ce qu'elle a, qu'elle est, c'est ce qu'on apprend en lisant, des histoires, des livres. Elle te dit qu'il n'y a, au fond, que deux sortes de gens : ceux qui lisent des livres et ceux qui n'en lisent pas. Les gens qui ne lisent pas de livres sont dangereux, à fuir absolument. C'est la chose à savoir, quand on connaît quelqu'un de nouveau, s'il lit des livres ou pas.

Mais elle, comment a-t-elle pu avoir tous ces livres ?

Elle te dit en riant qu'elle va, qu'ils vont tous, à la bibliothèque de la Roseraie. Elle aimerait beaucoup te la montrer demain.

Alors, sur-le-champ, tu décides de rester un jour de plus. Vous vous séparez, tard dans la nuit, devant l'hôtel, tu ne lui proposes pas de monter, ce n'est pas de toi. Du reste, rien ne dit que c'est ce qu'elle voulait de toi, du calme.

Avec elle, comme elle, tu tombes sous le charme de cette bibliothèque de la Roseraie. Vous y arrivez par le tramway. Arrêt Jean-Vilar. Elle connaît le trajet par cœur, les yeux fermés. Le bâtiment se repère de loin. En plein cœur du quartier. Les façades composées d'une succession d'ouvertures aux

méplats colorés. Elle te dit que leur intensité varie au gré de la journée, ajoute qu'en nocturne les façades font comme une lanterne, à cause des facettes de couleur éclairées par la lumière intérieure. Elle sait tout, un vrai guide, mieux qu'un guide, ses yeux brillent. Elle est fière de ce qu'elle te montre, qui te ravit, elle est fière de ton ravissement. Un bâtiment vivant, dit-elle, qui change selon la lumière et les déplacements.

Vous prenez l'ascenseur. Parce que le lieu magique est situé à l'étage. Elle avance, circule, elle est ici chez elle. Elle t'invite à t'asseoir avec elle, te vante ce qu'elle appelle les espaces conviviaux. Tu peux avoir du thé, du café. Tu peux prendre place sur le grand banc rond et vert qu'elle appelle la soucoupe volante. Tu reconnais là certains de sa tribu, que tu as rencontrés la veille. Bien sûr, tu rêves d'y venir un jour avec elle, lire dans ce lieu imaginé pour. Elle te montre l'espace pour les expos, les conférences. Tu t'amuses à regarder avec elle les gamines se débrouiller seules, sérieuses comme des grandes, avec les automates de prêt. Une façade intérieure vitrée s'ouvre sur le centre Jean-Vilar. Tu lui demandes si par hasard elle sait quel architecte a pu concevoir un lieu de ce genre. Elle sait, bien sûr : Pierre Chudeau. Quand tu dis qu'il faut que tu y ailles, tu espères qu'elle va t'accompagner à la gare. Mais elle te fait une bise joyeuse sur la joue et te dit qu'elle veut rester là. Et tu la comprends.

---